

Paradigmes de l'âme. Littérature et aliénisme au XIX^e siècle. Sous la direction de JEAN-LOUIS CABANÈS, DIDIER PHILIPPOT et PAOLO TORTONESE. Presses de la Sorbonne nouvelle, 2012. Un vol. de 304 p.

Le volume *Paradigmes de l'âme. Littérature et aliénisme au XIX^e siècle*, publié sous la direction de Jean-Louis Cabanès, Didier Philippot et Paolo Tortonese aux éditions Presses Sorbonne nouvelle, est issu d'un colloque organisé par le Centre de recherche sur les Poétiques du XIX^e siècle (CRP19) en juin 2010.

LE XIX^e SIÈCLE TEL QU'EN LUI-MÊME

Le volume adopte une perspective historique sur l'objet de l'étude, qui lui confère son unité : les auteurs des quinze contributions se donnent pour but d'étudier le rapport entre aliénisme et littérature au XIX^e siècle dans leur contexte historique propre, autrement dit, avant la révolution freudienne. Didier Philippot définit ainsi l'hypothèse de l'ouvrage dans son article introductif : « il existerait une remarquable convergence historique entre, d'une part, l'émergence d'une nouvelle discipline, qui se cherche entre philosophie et science, science et para-science : l'aliénisme, placé sous la double tutelle inspiratrice de Pinel et d'Esquirol, et, d'autre part, la révolution dans les lettres, pour parler comme Hugo, qui aurait nom : romantisme » (p. 8). Il ne s'agit pas de faire la genèse de la pensée de Freud en cherchant dans la littérature, par contraste avec l'immaturité supposée de la pensée scientifique contemporaine, des illuminations, des fulgurances, des intuitions de ce que Freud a théorisé au XX^e siècle. La démarche adoptée par le volume conduit à émanciper la littérature des lectures freudiennes rétrospectives et à revaloriser conjointement l'aliénisme du XIX^e siècle, en révélant le caractère infondé du préjugé selon lequel il n'y aurait pas de pensée scientifique des troubles de la psyché avant Freud. L'ouvrage rejoint ainsi une attitude de plus en plus couramment adoptée par les dix-neuviémistes, dont on pourra citer un autre exemple révélateur : le Congrès de la Société des études romantiques et dix-neuviémistes de janvier 2012, consacré aux « langues » du XIX^e siècle, a relevé la gageure d'étudier la linguistique au XIX^e siècle sans partir de Saussure¹.

Les auteurs des *Paradigmes de l'âme* ne se privent pas pour autant du matériel conceptuel élaboré au XX^e siècle. Ils situent explicitement leur recherche dans la postérité de deux philosophes : Michel Foucault, non pour sa thèse sur la naissance de l'aliénisme – les auteurs préférant les positions exprimées par Gladys Swain et Marcel Gauchet qu'ils citent abondamment –, mais pour la démarche « archéologique » des *Mots et les choses*, ouvrage qui postule que la naissance des sciences humaines se situe au début du XIX^e siècle, non à la fin. La seconde référence récurrente est celle du philosophe et médecin Georges Canguilhem, pour ses travaux sur la continuité entre le normal et le pathologique, qui prennent naissance dans l'œuvre de médecins du XIX^e siècle, comme Charcot. L'article conclusif de Paolo Tortonese insiste sur la « continuité » établie par le XIX^e siècle, qui substitue à la traditionnelle lecture qualitative de la rupture entre folie et raison une lecture quantitative.

Y aurait-il alors un seul et même XIX^e siècle ? Le recueil tend à mettre en évidence les continuités, plus que les ruptures, entre les deux moitiés du siècle, que l'histoire littéraire oppose traditionnellement. Les articles du volume mettent en valeur héritages et souplesse des évolutions, de la littérature fantaisiste au naturalisme, par exemple, dans l'article de Jean-Louis Cabanès, ou encore du réalisme au naturalisme dans celui de Pierluigi Pellini, sans pour autant nier le mouvement inhérent aux conceptions esthétiques et aux théories scientifiques étudiées. Les « paradigmes » identifiés, ceux de l'hallucination, du rêve et de l'imaginaire, ceux de l'involontaire et de la volonté, du normal et du pathologique, de l'âme et du corps, traversent tout le siècle. Le volume a le mérite de rendre justice au mouvement de la pensée dix-neuviémiste, à travers la mise

1. *Le XIX^e siècle et ses langues*, dir. Sarga Moussa et Éric Bordas, Congrès de la Société des études romantiques et dix-neuviémistes, Paris, 24-26 janvier 2012. Actes mis en ligne sur le site de la SERD sous la dir. de Sarga Moussa : <http://etudes-romantiques.ish-lyon.cnrs.fr/langues.html>

en évidence des permanences et des infléchissements. La vision somme toute homogène qui en ressort permet un renouvellement de l'approche de l'histoire littéraire du XIX^e siècle, qui suit le même chemin que les notions de baroque et classicisme dans l'étude du XVII^e siècle : romantisme et réalisme (voire naturalisme) sont pensés, non plus successivement, mais comme des visions de l'homme et du monde, ou des lectures du rapport de celui-là à celui-ci, qui traversent tout le siècle, se confrontent et se répondent. Ainsi la figure de Claude, l'artiste de *L'Œuvre* de Zola, permet-elle tout autant la critique d'une conception romantique de l'art que celle du symbolisme, qui en constituerait un « prolongement bâtard » à la fin du siècle (Jean-Louis Cabanès, p. 140).

LITTÉRATURE ET SCIENCE

L'ouvrage dirigé par Jean-Louis Cabanès, Didier Philippot et Paolo Tortonese offre un prolongement à la réflexion magistrale proposée par Juan Rigoli dans *Lire le délire. Aliénisme, rhétorique et littérature*². Le sous-titre de l'ouvrage « Littérature et aliénisme au XIX^e siècle » répond en écho à la synthèse de Juan Rigoli. Il montre aussi clairement l'infléchissement de la réflexion : si la rhétorique n'est pas absente des *Paradigmes de l'âme*, elle est débordée par la poétique. Le renversement des termes n'est pas fortuit non plus : c'est bien la littérature, non l'aliénisme, qui constitue l'objet de l'ouvrage, quand bien même il est fait appel à des spécialistes du second. Sont ainsi évoqués et étudiés à de nombreuses reprises les thèses de Baillarger, Charcot, Esquirol, Hervey de Saint-Denis, Janet, Mesmer, Moreau de Tours, Pinel, Puységur, Ribot, Ségla, Taine, Trélat, l'ouvrage constituant une remarquable introduction à l'histoire de la pensée médicale de la folie au XIX^e siècle. Jacqueline Carroy et Régine Plas, spécialistes de l'histoire des sciences de la psyché, cosignent un article sur la notion d'« involontaire », auquel le terme d'inconscient est associé au XIX^e siècle. L'exemple de l'automatisme leur permet de faire l'histoire du thème de la volonté au XIX^e siècle. Nicole Edelman et Nathalie Richard, historiennes, proposent deux contributions. La première, consacrée au somnambulisme magnétique, met en évidence l'intérêt suscité par les « zones obscures de l'esprit », qu'on ne nomme pas encore « inconscient *psychique* » (p. 53). La seconde porte sur la philosophie spiritualiste et ses débats internes, qui mettent en jeu, au milieu du siècle, « la définition de la religion, celle de l'homme et l'autorité des Églises » (p. 85), débats qui, pour n'avoir laissé que peu de traces dans l'histoire de la philosophie, n'en ont pas moins marqué l'histoire littéraire. Ainsi l'ouvrage est-il résolument interdisciplinaire. Il n'hésite pas non plus à confronter le XIX^e siècle avec ceux qui le précèdent : Sophie Houdard, spécialiste de la Renaissance et de l'âge classique, apporte un éclairage historique en réfléchissant à la lecture que le XIX^e siècle propose de l'extase mystique, notamment par le biais de la médecine rétrospective. Ces cinq articles constituent la première partie de l'ouvrage, qui tente d'établir la « généalogie des paradigmes de l'âme ». Les deux parties suivantes s'interrogent sur les « interférences » des discours médical et littéraire puis sur quelques « dissections de l'âme » analysées au sein d'œuvres de la seconde moitié du XIX^e siècle (Flaubert, Maupassant, Zola, Proust).

Les interférences relevées mettent en évidence la circulation des idées, des notions et des concepts entre littérature et aliénisme, tout en insistant sur les « dissidences littéraires », selon l'expression de Juan Rigoli. Des notions comme l'hallucination et le rêve³, le normal et le pathologique, la volonté et l'involontaire tissent des liens entre œuvres littéraires et médicales, comme l'attestent les échos qu'apportent à la première partie de l'ouvrage les études littéraires des deux suivantes. L'analyse de « l'aveu malgré soi » chez Zola, que propose Sophie Ménard, permet ainsi de montrer la transposition littéraire des discours médicaux sur l'automatisme et l'involontaire. L'article de Martine Lavaud, consacré au discours funèbre dans la presse française, met en évidence les « confluences discursives et transfert de paradigmes médicaux dans la nécrologie journalistique », mais analyse également le désordre introduit par les « paradigmes

2. Juan Rigoli, *Lire le délire. Aliénisme, rhétorique et littérature en France au XIX^e siècle*, Paris, Fayard, 2001.

3. L'ouvrage se situe explicitement dans la postérité de Tony James, *Vies secondes*, trad. de l'anglais par Sylvie Doizelet, Collection Connaissance de l'inconscient, Gallimard, 1997.

littéraires » que sont l'esthétique et la morale. La contribution de Roselyne de Villeneuve sur l'acclimatation littéraire du terme « monomanie » montre, d'une part, la rapide appropriation d'un terme médical par les écrivains et, d'autre part, leur réticence : employé en mention et non en usage, le mot « monomanie » reste un emprunt qui signale son étrangeté au sein du discours littéraire. Le mécanisme polyphonique mis en place par les textes permet le surgissement de l'ironie, telle que linguistes et stylisticiens la définissent dans la lignée des travaux de Bakhtine sur le dialogisme romanesque⁴ : la présence de termes médicaux ne saurait ainsi être prise pour une adhésion sans réserve au discours des médecins. Paolo Tortonese souligne dans son article conclusif l'importance des figures dans le discours romanesque : il analyse la métonymie et la métaphore qui « permet par exemple aux écrivains des usages étendus des termes empruntés à la médecine » (p. 289) et conduit à un « détournement généralisé du sens, dans un triomphe du trope » (p. 290).

Ces interférences sont mises au jour avec toutes les précautions nécessaires, afin « d'éviter souplement toute application mécanique, selon un déterminisme simpliste, des conceptions médicales dans le champ littéraire et de contourner la question épineuse des sources au profit d'un jeu d'interactions, d'échanges, de passages » (Didier Philippot, p. 15). Pierluigi Pellini, qui consacre un article à la notion de « fêlure » dans l'œuvre de Zola, précise ainsi : « S'il est certain que les échanges entre savoir médical et littérature réaliste-naturaliste sont fréquents et complexes, les preuves textuelles sont souvent un peu trop vagues pour qu'on puisse parler de véritables sources. Il ne faut d'ailleurs jamais oublier que le maître de Médan n'était pas un lecteur omnivore (au contraire, il faut bien reconnaître qu'il lisait assez peu) » (p. 240). L'auteur de l'article tend à montrer qu'au côté d'œuvres qui recourent au langage médical comme caution scientifique de l'entreprise expérimentale, d'autres romans zoliens, dont *Pot-Bouille*, déconstruisent le savoir médical par le biais de la polyphonie discursive.

AU XIX^e SIÈCLE ET AUJOURD'HUI : À LA RECHERCHE D'UNE PENSÉE AUTRE

Pierluigi Pellini précise que la mise en texte polyphonique de *Pot-Bouille* est « beaucoup plus complexe (et moderne) » (p. 264) que les récits zoliens positivistes. La parenthèse a ici toute son importance. Il semble en effet que les auteurs de ce recueil ne se fixent pas pour seul objectif de rendre au XIX^e siècle son historicité, mais aussi d'en mettre en évidence la modernité. On sent ainsi souvent poindre sous la plume des auteurs du volume l'idée que le XIX^e siècle, rendu à lui-même, libéré des regards rétrospectifs post-freudiens, a vraisemblablement quelque chose à nous apprendre.

L'ouvrage a le mérite incontestable de rappeler, avec l'historicité, la nécessaire falsifiabilité de toutes les théories scientifiques, celles d'hier comme celles d'aujourd'hui. La relecture du mouvement de pensée dix-neuviémiste, du chemin parcouru tout au long du siècle par l'aliénisme, invite à prendre conscience de la semblable historicité des rêveries scientifiques du moment. Le recueil *Paradigmes de l'âme. Littérature et aliénisme au XIX^e siècle* contribue ainsi à « l'étude de la construction des savoirs », pour reprendre le sous-titre d'un ouvrage paru récemment sous la direction de Gilles Bertrand et Alain Guyot⁵.

Plus fondamentalement, l'ouvrage met en évidence une leçon particulière du XIX^e siècle, celle précisément de la non-validité du couple science/littérature, qui ne peut éluder un troisième terme, celui de la foi. Plus que le corps et l'esprit, c'est bien l'impossible séparation de l'âme et du corps qui occupe le centre des débats, comme en témoigne la place de la médecine rétrospective et de ses échos, tant dans les milieux scientifiques que littéraires. L'article de Bertrand Marquer sur le thème de la décapitation livre un exemple de la prégnance de l'interrogation religieuse : « En entretenant la rumeur que le décapité continue de ressentir après son exécution, la guillotine,

4. Roselyne de Villeneuve emprunte en partie ses outils d'analyse aux travaux de Jacqueline Authiez-Revuz.

5. Alain Guyot & Gilles Bertrand, *Des « passeurs » entre science, histoire et littérature ; Contribution à l'étude de la construction des savoirs (1750-1840)*, coll. « Savoirs littéraires et imaginaires scientifiques », Éditions littéraires et linguistiques de l'université de Grenoble, 2011.

symbole du rationalisme révolutionnaire, rouvre donc malgré elle le débat sur l'existence d'une âme indépendante de la mécanique du corps. Une littérature tour à tour frénétique, fantastique ou macabre s'empare du scénario clinique de la décapitation pour en faire la scène capitale de sa propre enquête sur l'existence de l'âme » (p. 158). L'irrationnel n'est pas toujours déraison. Telle est bien la conclusion à laquelle parviennent de nombreux médecins et écrivains, parmi lesquels on pourrait regretter l'étrange absence de Nerval, à qui, il est vrai, le volume de Juan Rigoli avait préalablement rendu justice. L'article de Juliette Azoulai montre l'impossible scission entre corps et âme chez Flaubert, à partir d'une analyse minutieuse de l'expression « débordements de l'âme » : le style est en définitive ce qui permet, chez Flaubert, d'offrir un « corps glorieux » (p. 192) à l'âme, loin des épanchements romantiques.

Cette problématique est intimement liée à celle de la création. Si la notion de génie n'est pas abordée directement par les études réunies, elle est sans cesse sous-jacente. Qu'est-ce que le prophète, et qu'est-ce que le poète ? L'introduction évoque rapidement le *Promontoire du songe* de Victor Hugo et la « tradition millénaire de la folie poétique, comme enthousiasme, qui la distingue de la déraison » (Didier Philippot, p. 16). Jean-Louis Cabanès consacre la troisième partie de son étude à « l'évocation de l'acte créateur en termes d'hallucinations » (p. 136), en étudiant successivement *Les Hommes de lettres* des Goncourt et *L'Œuvre* de Zola. Il montre comment ces auteurs « ont trouvé l'occasion de construire des fables auctoriales ou des fictions de vie d'artiste en fonction de leur propre situation dans le champ littéraire » (p. 142). L'imagination retrouve sa « puissance créatrice » (p. 143) par le biais d'une « poétisation du négatif » (p. 142) qui échappe au discours des aliénistes, le contourne quand bien même elle l'exhibe simultanément. Mireille Naturel s'interroge, en fin de parcours, sur le rapport entre rêve et création chez Proust. Si elle analyse les traces, dans l'œuvre, des discours médicaux contemporains, y compris celui de Freud, c'est pour montrer en définitive que « le rêve a besoin d'être dépassé pour laisser libre cours à la création » (p. 279).

Le troisième terme qui vient rendre caduc le face-à-face entre science et littérature, c'est aussi le monde ou, plus généralement, l'Autre. L'affrontement à l'Autre excède la pensée scientifique. C'est chez Maupassant que cette interrogation se trouve formulée avec le plus d'acuité, comme le rappelle l'article de Sandra Janssen. Si le propos du *Horla* s'inscrit bien dans un débat avec les thèses de son temps, notamment celles de Ribot et de Taine, il se détache de celles-ci en postulant une existence extérieure, autonomisée en quelque sorte, à l'autre âme intérieure. Le *Horla* « représente, en définitive, l'éclipse de l'être-sujet ; il est l'image de l'impossibilité fondamentale de subjectiver la constitution psychophysiologique du moi, et de la nécessité de substituer à cette représentation impossible celle d'un Autre aux dimensions fantastiques » (p. 212).

En interrogeant le rapport entre science et littérature, le recueil déborde, sur le plan de la recherche, le domaine de l'histoire littéraire. C'est peut-être en définitive parce qu'il met en évidence la « continuité » entre littérature, sciences humaines et sciences naturelles, tout en contribuant à identifier ce qui fait la spécificité de chacun de leurs discours, que le volume apporte une contribution nécessaire à la recherche contemporaine.

VIRGINIE TELLIER